

Chapitre 7 – Récits de la Table Ronde

Texte 1 p. 166 – Comment Arthur devint roi

Or, dit le conte, ce fut par la vertu d'une herbe magique que Merlin l'enchanteur fit engendrer le bon seigneur qui plus tard eut nom Artus¹ ; et le roi Uter Pendragon épousa la duchesse Ygerne, sa mère.

Quand l'enfant fut né, il en fit don à Merlin, qui le remit secrètement

5 à l'un des plus honnêtes chevaliers du royaume, appelé Antor, dont la femme avait accouché six mois auparavant. Elle confia son propre fils à une nourrice et allaita celui qu'on lui amenait. Puis, le moment venu, Antor fit baptiser l'enfant sous le nom d'Artus et l'éleva en tout honneur et bien, en compagnie de son propre fils qu'on appelait Keu.

10 Uter Pendragon mourut seize ans plus tard, à la Saint-Martin, deux ans après Ygerne. Comme il ne laissait point d'enfant connu, les barons prièrent Merlin de leur désigner celui qu'ils devaient élire afin que le royaume fût gouverné pour le bien de la sainte Église et la

15 sûreté du peuple. La veille de Noël, tous les barons du royaume de Logres vinrent à Londres, et parmi eux Antor, avec Keu et Artus, ses deux enfants, dont il ne savait lequel il préférait. Tout le monde assista à la

20 messe de minuit en grande piété², puis à la messe du jour. Et comme la foule sortait de

l'église, des cris d'étonnement retentirent :
une grande pierre taillée gisait au milieu
de la place, portant une enclume de fer où
25 une épée se trouvait fichée jusqu'à la garde.
On avertit aussitôt l'archevêque qui s'en
vint avec l'eau bénite. Et comme il se baissait
pour asperger la pierre, il lut à haute
voix ces mots qui s'y trouvaient écrits en
30 lettres d'or :
*Celui qui ôtera cette épée sera le roi élu
par Jésus-Christ.*

Déjà les plus hauts et riches hommes disputaient entre eux à qui ferait
l'essai le premier. Mais l'archevêque leur dit :
35 — Seigneurs, vous n'êtes point aussi sages qu'il faudrait. Ne savez-vous
point que Notre-Sire n'a souci de richesse, ni de noblesse, ni de fierté ?
Seul, celui qu'il a désigné réussira, et, s'il était encore à naître, l'épée ne
serait jamais ôtée devant qu'il vînt.

Alors il choisit lui-même deux cent cinquante prud'hommes³ pour tenter
40 l'aventure tout d'abord. Mais aucun ne parvint à mouvoir l'épée. Après
eux, tous ceux qui voulurent y tâchèrent, mais vainement, et le jour des
étrennes⁴ advint.

Ce jour-là, il était coutume qu'on donnât un grand tournoi aux portes
de la cité. Quand les chevaliers eurent assez jouté, ils firent une telle mêlée,
45 que toute la ville accourut pour la voir. Keu, le fils d'Antor, qui venait d'être
fait chevalier à la Toussaint, appela son jeune frère et lui dit :

— Va chercher mon épée à notre hôtel.

Artus était un bel et grand adolescent de seize ans, fort aimable et serviable :

il piqua des deux⁵ vers leur logis, mais il ne put trouver l'épée de

50 son frère ni aucune autre, car la dame de la maison les avait toutes rangées

dans une chambre, et elle était allée voir la mêlée. Il s'en revenait, lorsqu'en

passant devant l'église il pensa qu'il n'avait pas encore fait l'essai : aussitôt

il s'approche du perron⁶ et, sans même descendre de cheval, il prend

le glaive⁷ merveilleux par la poignée, le tire sans la moindre peine, et l'apporte

55 sous un pan de manteau à son frère, à qui il dit :

— Je n'ai pu trouver ton épée, mais je t'apporte celle de l'enclume.

Keu la prit sans sonner mot, et se mit en quête de son père.

— Sire, lui dit-il, je serai roi : voici l'épée du perron.

Mais Antor, qui était vieil et sage, ne le crut guère et lui fit confesser la

60 vérité. Puis il appela Artus et lui commanda d'aller remettre le glaive où

il l'avait pris : l'enfant replongea la lame dans l'enclume aussi aisément

qu'il eût fait dans la glaise. Ce que voyant, le prud'homme l'embrassa :

— Beau fils, si je vous faisais roi, quel bien m'en reviendrait ?

— Sire, répondit Artus, il ne serait rien que j'eusse dont vous ne fussiez

65 maître, étant mon père.

— Beau sire, je suis votre père adoptif, mais non celui qui vous a engendré.

J'ai confié mon propre fils à une nourrice pour que sa mère vous nourrît

de son lait. Et je vous ai élevé aussi doucement que j'ai pu.

— Je vous supplie, dit Artus, de ne pas me renier comme votre fils, car

70 je ne saurais où aller. Et si Dieu veut que j'aie cet honneur d'être roi, vous

ne saurez me demander chose que vous ne l'ayez.

— Beau sire, je vous demande qu'en récompense de ce que j'ai fait pour vous, Keu soit votre sénéchal⁸ tant que vous vivrez, et que, quoi qu'il fasse, il ne puisse perdre sa charge. S'il est fol, s'il est félon, vous vous direz que
75 peut-être il ne l'eût point été s'il avait été allaité par sa propre mère et non par une étrangère, et que c'est peut-être à cause de vous qu'il est ainsi.
Et Artus jura sur les saints qu'il garderait Keu à jamais.
Antor attendit vêpres⁹, et, quand tous les barons furent rassemblés dans l'église, il fut trouver l'archevêque et lui demanda de permettre que son
80 plus jeune fils, qui n'était pas encore chevalier, fît l'essai. Et Artus ôta l'épée sans peine et la bailla¹⁰ à l'archevêque qui entonna à pleine voix le *Te Deum laudamus*¹¹.

Jacques BOULENGER, *Merlin l'Enchanteur*, adapté de Robert de Boron,

© Plon, 1941.

1. Artus : Arthur, en ancien français.
2. En grande piété : avec un grand respect de la religion.
3. Prud'hommes : hommes de grande valeur.
4. Jour des étrennes : le jour du nouvel an.
5. Il piqua des deux (éperons) : il partit au galop.
6. Perron : ici, l'enclume dans laquelle est plantée l'épée.
7. Glaive : épée.
8. Sénéchal : seigneur ayant des responsabilités administratives.
9. Vêpres : messe du soir.

10. Bailla : donna.

11. Te deum laudamus : prière à la gloire de Dieu.